

N° 8

RENAITRE

MARS
1942

REVUE MENSUELLE DE L'OFLAG VIII G

Faisons français, ayons français
C'est ainsi seulement que nous sauverons
la France.

F. DARLAN



FONDATEUR:

L^e RENE LAURENT

DIRECTEURS RESPONSABLES:

L^e DE FOMMERYAULT

L^e D'HERBECOURT



Vus par

(la)

4° P 1181 Rs

LE SENS MORAL

La renaissance nationale, en ce qui nous concerne, est, avant tout, un problème individuel, et non collectif, comme le pensent certains, dégoûtés des excès de l'individualisme. Or, on ne traite pas une forêt, mais des arbres. On n'a plus confiance dans l'individu; on se réfugie sous le couvert de l'autorité qui fait appliquer les lois ! Connaissez-vous une loi qui supprime "la resquille" ?, nous savons tous des exemples de "resquille" légale. Tricher -impunité assurée- pour ne pas être roulé par un malin, c'est être un bon élève de la morale dite pratique, chère au patron des bourgeois le grand La Fontaine !; mais, si notre faculté raisonnante est bien agencée, c'est aussi nier la communauté, refuser sa confiance au gouvernement -que cependant on loue en parole, et surtout c'est nier la valeur de la voix morale qui s'essouffle en nous.

L'importance prédominante, exclusive parfois, que le monde moderne attribue au fait matériel, est indice que notre sens moral est très malade. Si, depuis le jour où l'homme a eu conscience de son existence, il n'y avait pas eu de ces "naïfs" qui n'estiment pas la roublardise comme la première qualité humaine, la civilisation n'aurait même pas atteint le stade actuel dont nous nous plaignons, tout en en bénéficiant. Si le progrès est encore insuffisant, au lieu d'incriminer l'instrument, sachons avouer que nous sommes de piètres ouvriers, trop promptement prêts à saboter l'ouvrage. Notre comportement dans la vie est dépendant d'impulsions déréglées, alors qu'au fond de nous réside le vrai moteur, la dignité humaine, qui devrait être le centre autour duquel gravitent désirs, pensées, actions.

Même chez les plus blasés des matérialistes, le sens moral ose parfois un blâme. Sous ses noms divers, laïques ou religieux, sous ses formes bigarrées, il est l'élément le plus stable du progrès humain, le plus commun, le plus universel; en effet, il est inhérent à notre nature du fait même que nous savons que nous existons; le respect de la portion d'univers vivant que nous sommes n'est pas une notion intellectuelle, mais un sentiment. Comme nous vivons en société, ce respect est mutuel, et nous avons d'abord à le dégager des entraves de nos appétits. Nous ne devons pas "garder notre dignité" dans l'attente de la réciprocité. S'il est légitime que l'autorité impose par la force le respect des droits de tous les citoyens, nous devons, nous, respecter les autres pour mériter notre estime personnelle. Et nous

avons tous la prétention d'être des hommes honnêtes. Or, la vie extérieure, nos paroles, nos actes, sont l'aboutissant de tout un creuset interne où l'idéal et les intérêts bouillonnent et luttent pour s'anéantir réciproquement. Si nous songeons avec toute notre dignité d'homme à organiser l'ordre dans notre communauté, et le maintenir, réglons d'abord notre ordre intime. N'adoptons pas la sincérité intellectuelle de l'avocat défenseur, mais la sévérité impartiale du juge. Les règles morales ont été codifiées en un résumé qui guide depuis des millénaires les efforts des générations; les pas ont souvent dérapé, des chutes ont découragé certains, mais, au total, la progression est incessante car de grands humains ont, à chaque génération, soutenu la masse qui voulait retomber. La peine, les tentations avortées ont été infinies, mais jamais inutiles, car dans le domaine moral, le résultat compte peut-être moins que l'effort. Si un élan si patient de bonne foi n'a pas pu vaincre toutes les difficultés tant le germe des obstacles est enraciné profond en nous, comment osons-nous saboter d'avance le progrès futur du genre humain, en triant parmi les prescriptions morales, en éliminant franchement celles qui nous gênent le plus, en vidant les autres de leur vrai sens ?

Il n'y a pas une morale individuelle dont nous pouvons nous débarrasser pour n'obéir qu'à la morale sociale. La morale sociale, supposant l'abnégation, l'abdication de l'égoïsme, ne peut subsister sans morale individuelle. Comme la société est un bloc où tout élément doit être utile, l'individu lui aussi doit former un tout, où la noblesse doit éliminer l'inutile et le nuisible. Platon conseillait déjà de cultiver par de belles pensées la partie généreuse de notre être, et de s'interdire tout entretien des parties irascibles et concupiscentes. Toute concession de complaisance envers notre égoïsme rompt l'équilibre de notre être, et nous rend inférieurs à toute action noble.

Impuissance morale, absence de scrupules, appétits désordonnés nous ôtent notre impartialité; bien et mal se confondent à notre jugement, et pour un malheureux plaisir matériel, nous sommes prêts à écraser autrui, ou tout au moins à frauder, et ceci détruit la morale et menace la communauté. Ainsi, autant qu'il est en nous, nous retirons les pierres maîtresses de l'édifice pour quoi tant d'ancêtres ont donné leur vie. Ainsi nous proclamons la nécessité de l'effort, mais ne voulons pas l'appliquer où il est le plus nécessaire.

Tour d'horizon sommaire, sinon rapide, à l'issue duquel nous ne serons pas parfaits par décision de notre cerveau; mais nous connaissons le centre auquel nous rallier, le plus proche, puisqu'en nous, et en même temps le plus infailible, et le plus humain puisqu'identique en chacun. Devant nos désirs jamais satisfaits,

même quand nous leur complaisons, dressons la loi de l'ordre intime. Ne désertons pas le poste, en niant la possibilité, en condamnant la sévérité rigoureuse de ces règles. Créons en nous une ambiance favorable au sens moral, acceptant d'avance les restrictions qu'elles nous imposeront. Commençons donc la surveillance personnelle de nos pensées; et demandons à l'étude la nourriture morale, comme nous faisons pour notre métier. La culture morale est partie intégrante du patrimoine humain. Souvent définies, les règles morales ont été exprimées de la façon la plus noble et la plus humaine dans un livre qui a orienté toute notre civilisation. Rien dans l'Evangile ne peut choquer une personne de bonne foi, car nous savons bien que si nous en appliquions la doctrine, les problèmes sociaux seraient résolus, sitôt posés. Ne laissons pas mourir en nous l'atavisme chrétien légué par nos aïeux, ne le diminuons pas non plus. Nous n'aimons pas les livres de morale, sous le prétexte qu'ils n'ont pas le sens pratique, qu'ils sont naïfs ou puérils, nous avons "lu" l'Evangile, mais comme un livre scolaire; nous avons apporté dans ces lectures le préjugé cérébral, alors qu'il faut les assimiler avec notre coeur, les sentir si nous voulons les vivre. En toute vérité, sans cette étude, notre sentiment moral tombe en ruine, par la faute de notre veulerie.

Dans la fluidité, où coule le monde, ne ressemblons pas au grotesque caméléon qui pour vivre revêt des apparences impersonnelles et éphémères, fixons-nous à l'essentiel, que nous trouvons dans le livre de "La Bonne Nouvelle", dont l'auteur, sans ambition littéraire ou commerciale, a sanctionné son enseignement par le don de sa vie pour tous les hommes ses frères.

Travail obscur et lent, dont un jour notre action exprimera extérieurement le reflet constructif.

Lieutenant BAILLE.

-:-:-:-:-

BANDERILLES

LES OPTIMISTES.- Certains de nos camarades ne craignent rien tant que d'être pris au dépourvu : il faut, pensent-ils, être prêts à tout, même à la libération. Aussi les voit-on périodiquement confectionner des sacs ou des cantines, garnir des valises, coller des étiquettes..... parfois même distribuer leur héritage !

Un sous-lieutenant de notre connaissance fait périodiquement de véritables "exercices d'embarquement", qui se terminent par un petit tour dans les couloirs, sac au dos et valises en main. Pour compléter ces préparatifs, les "chaussures du retour" sont revues, nettoyées, graissées et... contrôlées. Je veux dire qu'elles sont mises à tremper quelques heures dans une cuvette pour vérifier leur étanchéité. Lors du dernier essai, un camarade facétieux qui surveillait le manège n'eut rien de plus pressé que d'aller déverser dans l'un des godilots un certain nombre de verres d'eau. Inquiétude. Contre-épreuve. Cette fois ce fut l'autre pied qui fit eau, tandis que le premier restait impénétrable.

Le "partant" commença-t-il à se douter de quelque chose ? C'est bien possible, car ses essais, ce jour-là, ne furent pas poussés plus avant....

L'EMPOISONNEUR.

--:--:--:--:--

Les conférences du Cne Noldé ont connu un succès immense et mérité : la salle 101 a vu se presser dans ses murs, outre la foule des habitués, des éléments généralement hostiles à ce genre de sport, tel le Lt Duc qui ne fait pas souvent le voyage. Par contre, nous avons noté avec regret l'abstention du Lt Conti, qui n'a même pas la reconnaissance du ventre.

+
+ +

Une ordonnance arrivée avec nos camarades de Kreuzburg est interviewée par un sous-officier allemand. Conversation pénible, car chacun ignore la langue de l'autre. L'ordonnance veut expliquer quel est son métier dans le civil : il est cèbardeur. Le voici donc faisant le geste de charger des ballots sur son dos, de se déplacer avec peine, de monter des escaliers en mimant de violents efforts.

Son interlocuteur, un moment interdit, réalise brusquement au bout de quelques minutes et s'écrie, tout heureux d'avoir si vite compris :

"Ach so,.... Circus !"

++

La nouvelle décoration de la salle 101, due à la patte du maître Morel, a fait grosse impression. Mais voilà encore une oeuvre de division : le camp s'est aussitôt scindé en deux partis, ceux qui préfèrent les fresques côté jardin, ceux qui préfèrent celles côté couloir.

Je ne sais pas quel est l'avis du commandement du camp; toujours est-il que l'artiste a été aussitôt interné....

++

Connaissez-vous la recette du "Punch Silésien" ? La voici pour une famille de 600 personnes :

Dans 300 litres de "Café G.R." (c'est-à-dire de café préparé avec un peu de tout, sauf du café), vous versez successivement deux ou trois bouteilles de Cognac, une de Pernod, une de Quinquina. Agitez. Servez tiède et sans sucre. Cette délicieuse boisson est très appréciée en Europe Centrale, où elle n'est d'ailleurs préparée que dans les grandes circonstances.

++

Passe d'armes entre un méridional.... de poids qui joua les mères provençales sur nos planches, et un camarade tâtillon.

- "J'ai trouvé un ouvrage de M. de Broglie.

- Il s'agit sans doute du physicien de Broglie ?

- Oh ! moi, tu sais, je ne connais pas l'anglais !"

Lieutenant R. DOUCE.

CERCLE "PETAIN"

ORDRE SOCIAL - Equipe 7A.

Sont terminées :

- Etude sur le nouveau régime des allocations familiales.
- Etude sur l'allocation aux vieux travailleurs salariés.
- Etude sur la loi du 4 août et les Décrets et Arrêtés des 4 et 6 août 1941 sur l'institution des Comités de Sécurité dans l'industrie.

Sont en cours :

- Etudes sur l'organisation du S/E à la famille et à la santé.
- Etudes sur la section d'hygiène et de médecine du travail.
- Etudes sur le rôle des Directeurs régionaux à la Santé et les Médecins Inspecteurs du Travail.

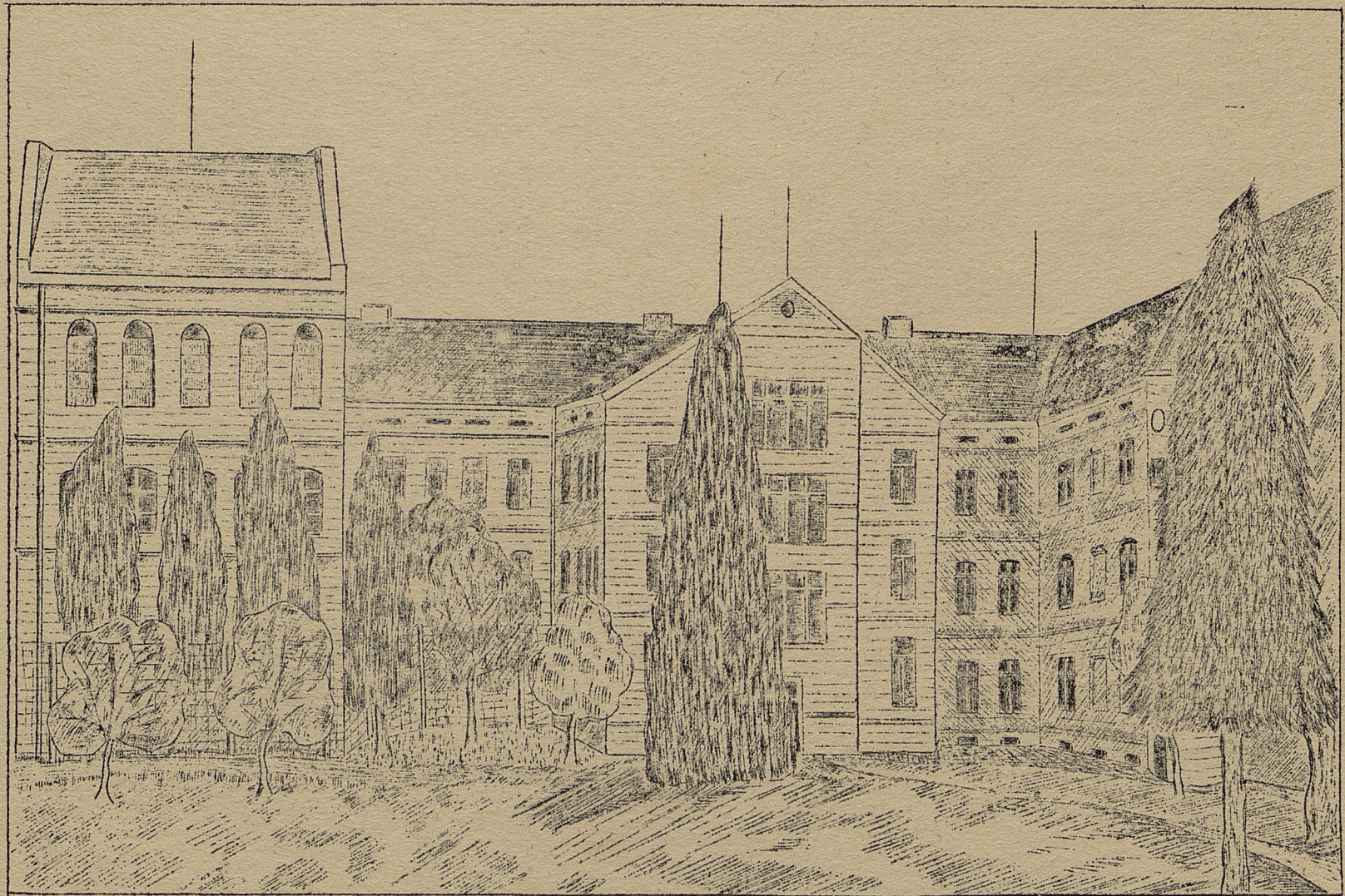
ORDRE SOCIAL - Equipe 7B.

Charte du Travail. Etude terminée, sera présentée prochainement à la Salle 101.

Professions et Métiers. Sont en cours d'étude :

- l'ordre des Architectes - des Médecins.
- la réglementation des diverses professions libérales : (avocats, notaires).
- le placement des travailleurs anciens combattants et p.g.
- le crédit artisanal.

--:--:--:--:--:--:--



SERVIR LA FRANCE.

Dire : servir la France, c'est dire, avant tout, aimer la France. Il en va des nations comme des hommes : elles naissent de l'amour, et c'est l'amour qui les fait vivre. Cet amour de la France, nous l'avons tous au coeur, et il ne se peut pas que le spectacle du désastre et les souffrances de la captivité ne l'aient pas avivé, ou tout au moins porté à un plus haut degré de conscience.

La France n'est ni une abstraction, ni un mot, ni un symbole. La France, ce sont des hommes, des femmes et des enfants qui vivent unis par l'usage d'une même langue, par un héritage de façons de se comporter, de penser et de sentir, qui constituent ce qu'on appelle un esprit national. La France est un groupe d'hommes qui ont bien pu, aux jours de bonheur, oublier leur solidarité, mais que la défaite vient de réunir dans la communion du malheur. Aimer la France, ce n'est pas adhérer à une idéologie, ce n'est pas non plus aboutir à la conclusion d'un raisonnement logique, c'est seulement ne pas résister au mouvement qui nous porte à aimer d'abord les hommes au milieu desquels nous vivons. C'est la valeur morale du patriotisme que d'être un grand pas dans la voie de cet amour des hommes, sans lequel il n'y a pas de civilisation.

Et d'ailleurs, lorsque, du fond de notre captivité, dans l'isolement du souvenir, à l'écart de toute rhétorique, nous pensons à la France, évoquons-nous autre chose que la vie humaine ? La France, c'est pour nous le pays où sont restées nos affections intimes. C'est aussi le pays où l'on vivait d'une vie dont la douceur nous est connue, où le spectacle de la misère était sans doute plus rare qu'ailleurs ; où le respect de la personne humaine et de la liberté morale est une tradition ; où, par le rôle que notre histoire a donné à la femme, la vie s'écoule sous le signe de la politesse et de l'élégance, où le sourire est une seconde nature. Ce vers quoi se tourne notre nostalgie, c'est une oeuvre humaine longuement élaborée, la vie française.

L'amour de la France ne se borne pas à l'amour de cette douceur de vivre. Il comporte des éléments plus virils, et ne doit pas aller sans une fierté légitime, car la gloire n'a pas manqué à notre histoire.

Nous avons, nous aussi, porté nos drapeaux de capitale en capitale, et nous ne saurions, sans nous avilir, renier notre gloire guerrière.

D'autant plus que nous avons d'autres sujets de fierté. Dès le Moyen-Age, Paris était le centre intellectuel de l'Occident. Notre langue s'apprend partout en Europe, notre science trouve partout audience, et parfois une critique qui ne relève pas toujours de l'esprit scientifique. Partout on lit nos livres, même ceux que nous, nous ne lisons pas.

J'entends bien que certains affectent de nous abandonner cette prééminence spirituelle, et d'en faire bon marché, comme du fruit de vertus périmées, pour réserver à leur appétit les domaines de l'action. Ils oublient trop vite, et nous-mêmes nous ne savons pas assez qu'en moins de cent ans, mettant en valeur des terres lointaines, recréant aussi et multipliant la vie des peuples indigènes, ce qui est la justification morale de la colonisation, nous avons fondé un Empire immense, qui nous reste fidèle jusque dans le désastre. Cela date d'hier, d'aujourd'hui : l'énergie française a fait ses preuves, et elle n'est pas morte.

Nous avons le droit d'en être fiers, et d'aimer la grandeur française, sans en exclure aucun aspect.

Nous avons une idée plus juste, plus humaine de sa valeur, si nous nous souvenons de combien d'efforts et de douleurs elle est le prix. Nous devons avoir à l'honneur de garder assez de respect de la douleur et de la mort, pour ne pas trahir la solidarité des morts et des vivants. Sans doute beaucoup de ces morts sont perdus dans le passé. Mais le lien ne peut être brisé, qui nous rattache à ceux qui sont tombés il y a vingt-cinq ans. Leurs fils sont parmi nous.

S'ils ont affronté la mort, c'était uniquement, j'en appelle au témoignage des survivants, pour sauver la France. On a pu, dans la suite, faire d'eux les champions du "Droit" et d'autres abstractions. Il n'y a là que rhétorique vaine, et sacrilège. Mais nous, qui avons vu d'autres Français mourir, en vain cette fois, nous intégrons à l'amour de la France le souvenir de ceux qui sont morts pour qu'elle vive.

Aujourd'hui, c'est l'existence même de la France qui est remise en question. Elle a failli disparaître dans un désastre total, son Empire a été attaqué. Nous avons à choisir entre sa disparition et son maintien. Un grand peuple ne peut se résigner à disparaître, à subir même les bienfaits d'un protectorat étranger, quel qu'il soit, et nous avons le devoir, et la volonté

de prendre conscience de la France, pour la servir et la sauver, c'est-à-dire pour nous sauver, et rester ce que nous voulons rester, des Français indépendants.

Cela suppose d'abord de n'aimer que la France, de ne vouloir aimer qu'elle. Il faut espérer que la leçon des faits aura dissipé les chimères d'un internationalisme illusoire, et les séductions d'un pacifisme dévoyé jusqu'à l'avilissement. Sans rien renier de l'universalisme humain, ne nous risquons plus à accueillir des idées ou des mots, sans les estimer à la mesure de l'intérêt français.

Si nous avons choisi de maintenir la France, sachons voir qu'il n'est pas trop de toutes nos énergies convergentes pour nous sauver en la sauvant. La France n'existe pas en dehors des Français, de tous les Français. Et ce n'est pas sans motifs que le Maréchal veut donner à chacun d'eux des raisons de se sentir Français au même titre, en supprimant les antagonismes sociaux qui ont déchiré et épuisé la France d'hier. Un but commun nous impose d'être unanimes et sincèrement unis.

+
+ +

Sur cette base, un Français ne peut pas se refuser à servir. Depuis près de deux ans le Maréchal ne cesse de s'adresser à tous les Français, de les éclairer, de les guider, de les convaincre. Ce qu'il attend de nous, c'est une adhésion de l'esprit et du coeur à cet amour du bien public qui l'anime lui-même, et qui peut seul tirer la France de la déchéance où elle est tombée.

Servir, c'est d'abord mettre en action notre amour de la France. Nous l'avons déjà fait, les armes à la main, au péril de notre vie, et nous saurions avoir assez de fermeté de coeur pour les reprendre, si la France était attaquée. La France ne peut être défendue que par les Français.

Mais la vie d'un pays n'est pas faite que de moments tragiques et de crises héroïques. Servir la France, ce sera vivre en Français sa vie de chaque jour. Gardons-nous ici de jouer les matamores du dévouement, et de rêver d'initiatives où l'envie de paraître aurait au moins autant de part que le sentiment du devoir. La santé de la France sera faite de vies normalement vécues, dans la probité de l'esprit et du coeur, et nous servirons, d'un service réel, chacun à notre place, sans grandiloquence ni ostentation, par l'exercice de vertus simples et fondamentales.

Nous avons des enfants, ou nous en aurons; c'est notre tâche de les élever et de les former pour une vie, dont nous prévoyons qu'elle sera moins facile que nous ne l'avions souhaitée. Nous savons maintenant que nous ne pouvons leur faire un don plus précieux, et mieux servir la France, qu'en leur donnant, avec la clarté du jugement et la pratique des vertus humaines, la fermeté du coeur et l'amour justifié d'un pays dont ils sont l'avenir. Notre travail aussi sera une façon de servir : une journée de métier bien accompli, c'est une portion de France maintenue.

Mais il en est parmi nous que leur mérite, ou le sort, a mis à une place où ils exercent une influence. Ils sont l'élite, de fait et de droit, et l'histoire a montré plus d'une fois que le destin d'un pays dépend du rôle que jouent ses élites.

Le Maréchal a dit, à plusieurs reprises, qu'il entend chercher et découvrir partout les gens de mérite, pour leur donner la place où ils serviront le mieux le pays. Il pense avec raison que la vie d'hommes qui doivent tout à la possession de qualités pures, et le rayonnement du civisme qu'ils ne peuvent manquer de faire paraître, seront pour les autres un exemple et un entraînement. Ils éclaireront leur jugement, ils les aideront à vaincre la fausse pudeur de ne pas oser manifester leur amour de la France, et il y aura toujours des bonnes volontés à soutenir, des énergies à réveiller, des déceptions à panser, et des yeux à ouvrir, des esprits à convaincre que nous ne pouvons pas accepter l'état où la défaite nous a mis, que nous avons à choisir entre la résurrection de la France, et un abaissement qui conduirait à la disparition.

Servir est autre chose encore. La France se personnifie dans un homme : le Maréchal Pétain. Ce qui lui assure l'affection de tous les Français, c'est qu'il symbolise la gloire française dans ce qu'elle a de plus grand et de plus douloureux, l'héroïsme des soldats de Verdun; c'est qu'il joint à son prestige militaire la vertu de l'esprit que nous prisons le plus en France, celle des idées claires et distinctes, et l'humanité d'un octogénaire qui a beaucoup vu et beaucoup retenu, qui a vu vivre, souffrir et mourir, et qui appelle les Français "mes enfants"; c'est surtout qu'il aime la France, qu'il a passé sa vie à la servir avec la simplicité d'un vrai soldat et la modestie d'un homme de bien, et qu'il s'est fait aujourd'hui son premier serviteur.

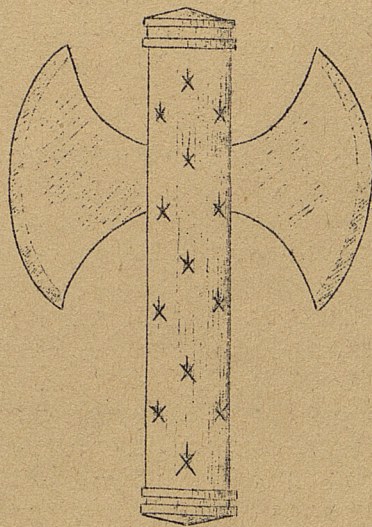
Il a pris la charge de relever la France, il a solennellement assumé d'être jugé seul par l'histoire. Et quand il nous adjure de l'aider à une tâche

dont nous proclamons nous-mêmes la nécessité et l'urgence, lorsqu'il nous montre la voie, qu'il nous définit les conditions et les moyens à la lumière de son expérience et de sa sincérité, ce n'est pas nous diminuer, ce n'est rien abdiquer de notre dignité humaine que d'entendre l'appel d'un Français aux Français, et, disons-le clairement, de lui obéir, parce que lui obéir, même s'il nous en coûte le sacrifice d'idées et d'habitudes, et d'un peu de quiétude, c'est servir le pays, et que nous ne pouvons douter qu'il ne veuille qu'une chose : le bien de la France, c'est-à-dire le nôtre.

Sous-Lieutenant R. LUCOT.

(Conférence donnée au Cercle du Maréchal Pétain,
le 16 janvier 1942).

-:-:-:-:-





TARTE AUX CONFITURES.

Vous avez tous au fond de votre armoire des farines maltées ou phosphatées, des crèmes, des semoulines, dont vous n'avez pas tiré parti. Voici le moyen d'en faire d'excellentes tartes, et de vous régaler à six le jour où l'on distribue des confitures.

Prenez 250g de farine, que vous mettez en tas sur la table. Faites une fontaine, c'est-à-dire un trou, au milieu du tas. Mettez trois grosses cuillerées à soupe de margarine, 6 cuillerées à soupe de sucre cristallisé, 1 sachet de levure chimique, $\frac{1}{2}$ verre d'eau ou de lait non sucré.

Malaxez le beurre avec le sucre, mélangez ensuite la farine du bout des doigts, frottez le mélange entre les mains pour le faire tomber en sable. Agglomérez la pâte, en la poussant sur la table avec la paume de la main, pour en former une boule. Farinez la table. Abaissez la pâte à 3 mm d'épaisseur avec une bouteille. Graissez le moule (fait d'un couvercle de seau à confitures). Piquez la pâte avec une fourchette. Étalez la confiture sur la pâte. Avec le restant de la pâte, faites des bandelettes que vous disposerez en croisillons.

Cette tarte peut être cuite dans le four des poêles en faïence, mais il faut environ deux heures. Il vaut mieux la donner aux cuisiniers.

BEIGNETS AU FROMAGE BLANC.

Mettez le fromage dans une écuelle, mêlez-y quelques cuillerées à soupe de farine, pour obtenir une pâte assez ferme. Ajoutez-y quelques raisins secs. Faites des boulettes de la grosseur d'un oeuf, aplatissez-les. Faites frire à feu très doux dans un peu de margarine.

Ces beignets se mangent froids ou chauds, sucrés ou accompagnés de confiture.

FAUSSES ESCALOPEES DE FROMAGE BLANC.

Se font comme les beignets, mais au lieu de mettre des raisins, salez et poivrez.

Se mangent chauds, avec de la sauce tomate.

SCONES AU FROMAGE.

Prenez 250g de farine, 2 cuillerées de sucre en poudre, 1 pincée de sel, 2 cuillerées à soupe de fromage blanc ou un peu de lait non sucré, 1 sachet de levure chimique, 1 cuillerée à soupe de margarine. Mélangez le tout à la cuiller dans une écuelle, pour obtenir une pâte ferme.

Divisez la pâte en 8 boulettes, aplatissez-les. Cuisez les scones à feu doux, sur une tôle, des deux côtés.

Se mangent chauds, bien beurrés, avec le thé, le café ou le chocolat.

CAKE.

Mettez dans un faitout 4 cuillerées à soupe de margarine, faites chauffer légèrement et remuez avec une cuiller, pour obtenir une consistance crémeuse. Ajoutez 6 cuillerées à soupe de sucre en poudre, et continuez à battre avec la cuiller. Si vous avez des oeufs, mettez-en 1 ou 2, en battant bien pour les incorporer. On peut remplacer les oeufs par deux cuillerées à soupe de lait en poudre. Mettez ensuite un sachet de levure chimique, 250g de farine de blé, quelques raisins secs ou 2 cuillerées à soupe de chocolat râpé. Faire cuire une $\frac{1}{2}$ heure à feu doux, dans une boîte de gamelle graissée et garnie de papier.

Tante MARGOT.

Le Capitaine D., juriste et économiste éminent, dispense son enseignement à un petit groupe de disciples; il leur donne, de temps en temps, des travaux écrits. L'autre matin, entrant à l'improviste dans une chambre, le Capitaine D. trouve deux de ses élèves à une table, l'un copiant sur l'autre le prochain devoir.

Indigné, le maître s'empare du corps du délit, fait au délinquant des reproches sanglants, et... bondit chez le Colonel pour demander une punition !

Privation de sortie, sans doute ?

=====

Le financement des plans en Russie

Suivant les affirmations officielles, les deux plans quinquennaux devaient faire de la Russie le premier pays industriel d'Europe, le deuxième dans le monde. Si les réalisations n'ont pas entièrement répondu à ces prévisions, du moins celles-ci nous donnent une idée de l'effort entrepris, et des capitaux qu'il a nécessités. Or, comme l'Allemagne, la Russie était ruinée par la guerre de 1914. L'inflation avait réduit le rouble à zéro. Le revenu moyen, dans ce pays, était extrêmement faible. L'épargne privée ne pouvait reconstituer des réserves auxquelles l'Etat aurait eu recours. Pour progresser, l'économie russe devait donc user de méthodes nouvelles. Sous la pression des nécessités politiques et économiques, l'U.R.S.S., en 1927, s'oriente vers un régime d'économie "planifiée". Par quels moyens a-t-elle réussi à se procurer les ressources indispensables? Comment a-t-elle adapté ses possibilités à ses plans d'équipement? Telles sont les deux questions que nous nous poserons, au cours de ce bref examen de la politique de financement suivie par les Soviets.

En ce qui concerne l'épargne privée, la Russie et l'Allemagne, placées devant les mêmes problèmes, durent faire appel à des ressources analogues : l'impôt, l'emprunt d'Etat (plus ou moins obligatoire). Cependant, du fait de la structure de son économie, l'Etat soviétique bénéficiait du profit réalisé par les entreprises.

En effet, au système de la N.E.P., caractérisée par une décentralisation de l'industrie d'Etat, par le développement de l'entreprise privée et des concessions, a succédé en 1927 le système de l'entreprise d'Etat, le "Trust soviétique". Or, quoique créé et fonctionnant sous la surveillance d'une collectivité publique, ce trust demeure dominé par la loi du profit. Ce profit, toutefois, est réglementé, en ce sens que les prix sont fixés à l'avance par les plans; l'écart entre le coût de production et le prix de vente, qui constitue le profit, se trouve, lui aussi, nettement déterminé. Le trust n'a d'ailleurs pas la libre disposition des profits, qui reçoivent une triple destination : le budget de l'Etat pour la moitié, la "Rombank" (banque d'affaires) pour le quart; le reste est destiné à l'entreprise elle-même, qui constitue des réserves, et distribue une partie du profit à son personnel dirigeant. Ces profits d'en-

(1)- D'après une étude de Monsieur Leseure.

treprises figuraient, dans le plan financier de 1934, pour les chiffres suivants :

Profits des entreprises : 1.521 millions de roubles(1)
Ventes à prix commerciaux : 6.300 millions de roubles
Revenus des transports : 2.937 millions de roubles

Soit un total de 10.758 millions de roubles.

Ces ressources d'Etat permettent de constituer des réserves, analogues à celles du profit privé, dans l'économie libérale. Cependant ces réserves sont peu importantes, comparées aux ressources que les Soviets ont tirées de l'impôt. On peut dire, en effet, que c'est grâce au produit des impôts indirects que les Soviets réalisèrent leurs plans. L'impôt de consommation est l'équivalent d'une épargne forcée; s'il est contraire à l'équité, du moins est-il productif. Aussi les Soviets l'adoptèrent-ils, sous la forme d'une taxe sur le chiffre d'affaires. Cet impôt, très lourd, frappe les marchandises quittant le secteur industriel pour entrer dans le secteur commercial; les modifications de son pourcentage provoquent une variation correspondante des prix de détail. C'est donc par les bénéfices réalisés sur la vente au détail que l'Etat s'est procuré les milliards de roubles dont il eut besoin pour ses investissements. Cette taxe, à elle seule, a rapporté plus de 30 milliards de roubles en 1934, tandis que le produit des impôts directs s'élevait seulement à 2 milliards et demi de roubles.

Pour mener à bien le financement de ces plans, les Soviets ont fait enfin appel à l'emprunt : emprunt intérieur, emprunts contractés à l'étranger. L'emprunt soviétique est obligatoire : par exemple le salaire subit un précompte, au titre de l'emprunt. Les emprunts de l'Etat ont représenté des sommes croissantes : la dette publique russe qui, en 1928, atteignait 1.422 millions, se montait à 22 milliards en 1937. En outre la Russie a fait appel à l'étranger. Malgré le peu de crédit dont il jouissait, après la faillite de 1917, l'Etat Soviétique réussit à escompter un peu partout des traites tirées sur des organismes d'Etat, notamment sur ses représentations commerciales à l'étranger. Il eut, en effet, la chance d'exécuter ses plans à l'époque même où les Etats occidentaux, luttant contre le chômage, recherchaient les commandes. C'est dans les relations avec l'Allemagne que ces traites paraissent avoir tenu la place la plus importante (accords Piatakof, 1931; accords de Berlin, 1935). Le montant de ces traites, circulant en Allemagne, a dû atteindre 1.500 millions de marks en 1933. Ces traites ont été remboursées, grâce à des exportations de marchandises, et surtout grâce à des exportations d'or, dont la production s'était développée, ces temps derniers, en Russie : 1935 = 37,4 tonnes; 1937 = 244 tonnes. C'est ensuite auprès de l'Angleterre

(1)- En 1935, le pouvoir d'achat du rouble était sensiblement égal à celui du franc. Le rouble n'a pas été dévalué depuis, son pouvoir d'achat était donc supérieur en 1935 à celui du franc.

que les Soviets se firent ouvrir, en 1936, un crédit de 10 millions de livres, pour achat de produits britanniques. Les Soviets ont pu se procurer ainsi les fonds qui leur faisaient défaut pour achever l'exécution des plans quinquennaux.

Profits des Trusts, impôts, emprunts, telles sont les ressources auxquelles les Soviets ont fait appel; d'où proviennent-elles en définitive ? De la masse des salaires (prélèvements par les impôts, par les emprunts forcés, hausse du coût de la vie due aux impôts de consommation).

+
+ +

En Russie, comme en Europe au début du XIXe siècle, il s'agissait de créer tout l'équipement industriel du pays. A cette visée économique s'est joint un souci politique et idéologique : affirmer dans les faits la valeur de la Révolution, pousser au maximum la puissance militaire du pays. Adapter aux plans d'équipement les ressources financières dont dispose l'Etat, contrôler leur financement, tels sont les deux points fondamentaux de la politique financière des Soviets.

Les plans quinquennaux intéressent l'ensemble de l'économie. Ce programme est dressé par le Gosplan, sorte de ministère, dont les ramifications aboutissent aux Trusts, aux Kolkhozes, bref à toute l'économie du pays. Au plan quinquennal se joint le plan annuel, ou plan financier, qui détermine la section du plan quinquennal devant être réalisée pendant l'année financière. Le plan annuel comprend un plan recettes et dépenses, établi en monnaie, et un plan matières, indiquant les usines à construire et les matières à produire. Ces deux plans se recoupent, et dépendent l'un de l'autre : c'est en effet l'excédent des recettes sur les dépenses qui permet un accroissement de la production, et réciproquement. Il faut donc que ce plan matières soit précis et là gît la difficulté, car les trusts, les usines, ont tendance à exagérer leurs besoins, pour être certains d'obtenir un ravitaillement suffisant. Il en résulte des erreurs dans la répartition des matières premières.

Une fois ce plan financier (ou plan annuel) établi, son exécution sera contrôlée à l'aide de deux plans trimestriels : plan de crédit et plan de caisse.

Chaque trimestre, on établit le montant des crédits dont disposera une entreprise. Car le crédit n'a pas disparu en Russie : les crédits à long terme sont accordés par la Rombank, qui est une banque d'affaires. Sa mission est d'allouer les crédits à long

terme prévus au plan, et aussi d'en contrôler l'utilisation, de surveiller l'observation des devis et le respect des coûts de production. Les crédits à court terme sont accordés par la Gosbank, qui joue en Russie le double rôle de banque d'émission et de banque de dépôts. Ces crédits sont évalués, au début de chaque trimestre, par la succursale de la Gosbank où l'usine a son compte; l'établissement de ce plan de crédit permet à la Gosbank de contrôler la comptabilité, la marche générale de l'entreprise. C'est le contrôle de l'industrie par la banque.

Ce contrôle est rendu encore plus étroit par l'institution de plans de caisse, comprenant la totalité des entrées et des sorties, des recettes et des dépenses propres à chaque entreprise. On peut ainsi déterminer les quantités de roubles qui pourront être retirés des comptes pendant un trimestre donné. Ces plans de caisse sont alors centralisés, et vont former, pour l'ensemble de la Russie, un plan général de caisse, calculé de telle sorte que les recettes (impôts, emprunts, etc....) équilibrent les dépenses. C'est l'exécution de ces plans de caisse que vérifient les succursales de la Gosbank.

+
+ +

Nous apercevons sans peine les inconvénients essentiels de ce système : son étatismes envahissant, la bureaucratie nombreuse qu'il exige. En outre, ce régime manque de souplesse : la production ne pourra s'adapter automatiquement à de nouvelles demandes de marchandises. Enfin les produits seront souvent de mauvaise qualité, les directeurs d'entreprises étant pris entre la crainte de voir leurs marchandises rebutées, et la préoccupation de produire les quantités prévues par les plans.

Toutefois, il ne faudrait pas sous-estimer les résultats obtenus. Les Soviets ont été stimulés dans leur entreprise, non seulement par les préoccupations économiques et militaires, mais encore par les problèmes démographiques qui se sont posés d'une manière aiguë aux dirigeants russes lors de la famine de 1923.

Pays immense, riche en ressources naturelles et en main d'oeuvre, la Russie s'est créé un équipement économique et militaire qui, peut-être, ne correspond pas absolument aux visées ambitieuses des plans quinquennaux, mais dont l'ampleur nous est révélée par le conflit actuel.

Sous-Lieutenant H. HUE.

-:-:-:-:-

SPECTACLES

Bravo Amboise, Bravo Jullien !
 N'attribuez à ces éloges aucun caractère limitatif, mais je crois que le succès d'Etienne doit beaucoup à ceux qui ont interprété avec une rare justesse les rôles difficiles, voire périlleux, de Mme Lebarmecide et d'Etienne. Il a fallu toute la sensibilité et l'intelligence des interprètes, tout le talent du metteur en scène, pour parvenir à cette réussite que le public a appréciée à sa valeur.

Un accueil chaleureux a été fait également à Caillet, qui campait M. Lebarmecide avec le dynamisme que nous lui connaissons. Peut-être pourrait-on lui reprocher de charger un peu son rôle, surtout au dernier acte. Je sais bien que ce personnage risqué de devenir odieux s'il n'est pas un peu poussé à la caricature; mais il m'a semblé que M. Jacques Deval mette assez les points sur les "i" pour que son texte n'ait pas besoin d'être souligné.

Notre couturier Tétard s'est retrouvé, pour sa joie et pour la nôtre, dans son véritable élément : songez donc, de l'étoffe, de la vraie étoffe au lieu du sempiternel papier. Particulièrement réussi était l'ensemble porté par Vincent au 1er Acte; j'ai moins aimé la toilette un peu compliquée de Le Philipponnat qui faisait ses débuts dans le rôle de Vassia; il incarnera cette femme de feu avec toute la fougue et l'ardeur qui convenaient.

Le décor était dû à Pinget : son culte du détail lui a permis de réaliser, pour le salon Lebarmecide, un petit chef-d'oeuvre du genre.

+
 ++

Nous devons au Capitaine Jobin une véritable saison de musique française. Le dernier concert était consacré à Debussy et Ravel.

Après la ravissante "Petite suite" de Debussy, exécutée par l'orchestre avec infiniment de goût et de délicatesse, nous avons eu le plaisir rare d'entendre Le Philipponnat dans quatre préludes et la Première arabesque de Debussy. Rien ne pouvait mieux convenir à cet artiste aussi sensible que brillant : son interprétation a particulièrement bien mis en valeur le romantisme puissant de la "Cathédrale engloutie", la grâce spirituelle de "Minstrels", la pureté de "l'Arabesque".

Le "Prélude à l'après-midi d'un faune" nous a fait apprécier le brio de nos flûtistes et mesurer le vide que laissera le départ de Bouvet. L'orchestre les a soutenus avec beaucoup de coeur, mais il semble que leur formation ne soit pas assez étoffée pour faire ressortir toutes les qualités de la partition.

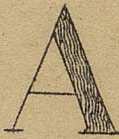
Quant au "Boléro" de Ravel qui terminait la soirée, il fut enlevé de manière éblouissante et nous permit de constater que les immenses progrès accomplis au violoncelle par Déréthé ne lui avaient rien fait perdre de sa virtuosité au saxo.

La Chorale se faisait également entendre, au cours du concert, dans quelques chansons françaises, certaines harmonisées avec beaucoup de goût. Choristes et solistes se sont montrés à la hauteur de leur réputation et ont été particulièrement applaudis dans "La claire fontaine" et "Ma poupée chérie".

Lieutenant R. DOUCE.

-:-:-:-:-:-:-

Autre histoire de boissons.-

 Un Capitaine barbu, que sa denture fait immédiatement reconnaître pour un cavalier, sort de sa chambre en tenant sous son bras une bouteille de vin du Rhin; dans le couloir, il se trouve nez à nez avec une haute personnalité du camp qui lui demande d'un air sévère en désignant la bouteille :

- "Wein ?"

Le Capitaine prend un air gêné, puis il répond, en agitant le liquide blond et mousseux :

- "Nein, Bier !"

Vous avez déjà deviné qu'il ne s'agissait ni de vin, ni de bière : notre héros a simplement horreur des promenades nocturnes ou matinales.

=====

BRIDGE.

Un grand succès de curiosité et un intérêt croissant à chaque rencontre, telles furent les caractéristiques du dernier tournoi de bridge, pour lequel avait été adoptée la formule brutale du knock-out. Si les camarades de l'ancien Cflag VIII A ne s'engagèrent pas en nombre, du moins l'assiduité avec laquelle beaucoup d'amateurs suivirent les parties, semble prouver qu'ils ne se contenteront pas la prochaine fois du rôle modeste de spectateur. Aucune condition n'ayant été posée pour la constitution des équipes, celles-ci s'étaient pour la plupart ressoudées selon leurs affinités premières. Seize quadrettes s'inscrivirent, qui toutes, ou presque, pouvaient prétendre à la victoire. Parmi elles se détachaient les trois formations nouvelles : Ney, Varrrier, Hibon. Le mutuel organisé au profit du Secours National les avait hissées au poste honorifique, mais toujours ingrat, de favoris. Aucune ne devait justifier cette confiance. Ney et Hibon culbutèrent au premier obstacle. Après une victoire facile, Varrrier succomba au deuxième tour devant un gros outsider. Dès lors la lutte devenait serrée et l'issue plus qu'indécise. La plupart des pronostics établis par les chroniqueurs des journaux spécialisés étaient l'un après l'autre infirmés. Successivement succombèrent Ysak, Michel, Chatellet, Méric, Berdeguer, et la finale mettait aux prises le madré Derlincourt et le scientifique Gintz. La rencontre semblait très équilibrée, mais, accumulant les fautes, Gintz allait se faire immédiatement surclasser. Prudents, sans coups d'éclat mais sans excentricités coûteuses, les pouillains de Derlincourt marchaient sûrement, accentuant leur avance presque à chaque coup. Une légère faiblesse à la fin du parcours, et Gintz remonte quelque peu. Cependant le poteau d'arrivée est là, et c'est par 3.000 points que va se solder cette belle victoire. Les joueurs perspicaces bénéficient de la cote quelque peu exagérée de 27/1.

Comme les précédents, ce tournoi met en relief l'irrégularité de chaque équipe. Les preneurs impénitents de favoris se voient bernés pour la deuxième fois. Se rattraperont-ils la fois prochaine ?

Lieutenant CONTI.

--:--:--:--:--:--

Mars

8